Le prix

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **61 (1923)**

Heft 24

PDF erstellt am: **28.03.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-218025

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

L'ATTENTE

Je suis souvent triste, le soir
Quand je pense
A quelque moyen de te voir.

D'où vient-elle mon impuissance
A chasser
Ton nom qui dans mon esprit danse ?

De moi tu pourrais te lasser...
Tu te lasses;
De mes yeux tu vas t'effacer,

Tu vas t'effacer !... tu t'effaces,
Tu t'enfuis,
Comme une illusion, tu passes.

Et cependant toutes les nuits
Je t'implore,
Dans mon rêve je te poursuis;

Et depuis le soir à l'aurore
Je t'attends,
Et malgré tout je t'aime encore.

Vers ton souvenir je me tends,
Je t'appelle,
Et toutes les fois je n'entends

Que de l'eau là-bas qui ruisselle
En chantant :
« Tais-toi donc, songe qu'elle est belle
Et que l'amour est inconstant. »

André Marcel.

Le prix. — La fille d'un vieux soldat a obtenu le prix de « style épistolaire »

Son père est radieux et il va répétant partout :

— Ma fille a eu le prix...de *tir au pistolet !*

Raison péremptoire. — Lui donner ma fille, jamais, il est trop triste, et comme a dit le poète :

« Tous les gendres sont bons, hors le gendre ennuyeux »

UN VIEUX PATRIOTE

LA commune de Corcelles-Cormondrèche (Neuchâtel) a le privilège — absolument unique — de posséder le dernier survivant de la colonne républicaine qui est descendue le 1er mars 1848 des montagnes neuchâteloises au château de Neuchâtel pour proclamer la république et sépara définitivement Neuchâtel de la Prusse; ce vieux patriote est M. Marcelin Grisel, horloger, actuellement dans sa 93me année, auquel la population neuchâteloise porte un grand respect; aussi les autorités cantonales, communales et paroissiales n'ont-elles pas voulu laisser passer le 75me anniversaire de la République neuchâteloise sans dire à M. Grisel les vœux et les félicitations du pays ; ce jour-là une délégation s'est donc rendue à son domicile, à Cormondrèche, où le pasteur de la paroisse, M. G. Virien, lui a remis une gerbe de fleurs avec rubans aux couleurs neuchâteloises et a prononcé quelques paroles :

« Cher Monsieur Grisel, il y a 75 ans, jour pour jour, les patriotes des montagnes, desquels vous étiez, proclamaient à La Chaux-de-Fonds la République neuchâteloise; le lendemain, 1er mars, vous descendiez au château de Neuchâtel avec la colonne républicaine, réalisant ainsi par avance ces paroles d'Henry Warnery dans l'Hymne neuchâtelois ;

...Mais voici qu'au son des tambours
Descend la jeune République ;
Neuchâtel sur ses vieilles tours
Fait flotter la croix helvétique.
Béni soit Dieu dans Sa Bonté
Et les hommes au fier courage
Qui préparèrent sous l'outrage
Le Soleil de la Liberté !...

Visiblement ému, le respectable vétéran de 48 — qui a fait, du reste, d'autres campagnes militaires — a répondu à ces paroles avec beaucoup d'a propos, de précision et même d'humour en rappelant quelques souvenirs personnels de la révolution de 1848.

Puis la fanfare l'Espérance de Corcelles-Cormondrèche a salué de quelques-uns de ses plus beaux morceaux « le dernier républicain de 48 ».

(Journal d'Yverdon.)

BIBLIOGRAPHIE

A l'enseigne du Poisson d'or est un joli petit volume miniature, élégant sous sa couverture glacée blanche, œuvre d'un jeune, œuvre de début, si je ne fais erreur. A vrai dire, je ne connais pas M. Rochat; mais qu'il est jeune se devine et se sent à le lire, à un effraîcheur qui émane de ses petits chapitres et ne trompe pas.

Seulement, s'il a vingt ou vingt-cinq ans, il ne les a pas de la même façon que ses contemporains; à cette époque de football et de dancing, il trouve, figurez-vous ça, son plaisir à écrire et conter de jolies choses, et, fait plus étrange encore, de jolies choses du passé. Non pas des histoires proprement dites, des rêveries, plutôt, très douces, un peu inconsistantes et tenues, groupées autour et à la mémoire d'un père admiré et respecté. N'est-ce pas que M. J. Rochat est un phénomène.

« A l'ensigne du Poisson d'or ». C'est une respectable taverne où le père, le vieux sonneur de cloches, venait faire sa partie, le soir, en causant avec ses amis. Et le livre, ce sont un peu ses causeries, au cours desquelles le brave homme, qui était un artiste et un poète, disait son amour de la vie, ses illusions et ses espoirs, sa belle sérénité de sage devant les puissances mystérieuses de l'au-delà.

Evocation délicate, teintée de mélancolie. Amour d'un artisan pour son bel art fait de tradition et de respect, méditations philosophiques. Un chapitre ému sur les contes de fées, qui en rappelle un de Daudet, « Les fées de France ». Une légende de moine. Tout cela écrit en un style aisé, clair, soigné, familier à la fois, sobre et distingué, le style de quelqu'un qui a lu Chateaubriand, Anatole France, Bédier et d'autres maîtres en la matière, et qui a su se nourrir de pensées choisies et hautes; d'un homme assez raffiné pour être simple avec naturel.

Le livre de M. Rochat, avons-nous dit, est fait de rêverie. Charmant, il reste un peu flou, un peu lointain. Son auteur, avec les années, acquerra plus de personnalité, plus de netteté; sans doute, et je le souhaite, donnera-t-il des œuvres plus larges, plus profondes. Car il a un joli talent, gracieux, équilibré et réfléchi, et une aisance à s'exprimer qui est rare en ce pays. Son œuvre de début mérite d'être remarquée, et lui-même mérite d'être encouragé.

Une famille très occupée.

Le « Journal de Payerne » publie les lignes suivantes trouvées dans une correspondance :

« Nous n'avons pu aller vous faire visite dimanche dernier, car nous étions tous très occupés.

» Papa est allé voter pour la « goutte » ; maman à l'exposition des poules à Granges ; mon grand frère qui fume a pris le train pour le concours de lutteurs à Avenches ; ma sœur Alice s'est lancée à la fête des narcisses ; mon frère, le tringlot, à Morges, aux courses de chevaux ; Félix s'est rendu à Mézières voir jouer « Davel » ; ma jeune sœur est allée à la kermesse de la Jeunesse ; mon frangin le pioupiou a fait son tir avec la Jeune Broyarde ; pendant que mon frère « jumal » jouait à football — et puis... et puis... moi... j'ai été au cinéma. »



FRITZ DE NEUENECK

(Suite.)

Le soleil descend à l'horizon, Hans me dit :

— Nous avons aussi besoin de prendre quelque chose pour la nuit, va à l'auberge et aporte-nous du vin.

Je descendis donc à travers le petit bois de chênes.

Bon Dieu ! quel désordre ! Toutes les maisons étaient pleines de soldats de tous les corps. Les uns avaient leur fourniment tourné par devant, d'autres l'avaient laissé dans les granges où ils avaient couché. Les uns chantaient, d'autres auraient voulu danser, mais personne dans le village ne se souciait de danser.

A l'auberge, le père et la mère de Grettli mettaient tout en ordre. Les armoires avec leurs grands panneaux en sapin étaient fermées à double tour. Le linge, les habits, tout ce qui avait quelque valeur était sous clef. Puis Grettli, dans ma petite maison, avait aussi mis tout en ordre. Les domestiques de l'auberge lui aidaient. En me voyant venir il y eut un éclair de bonheur dans ses yeux. Elle courut se jeter dans mes bras, pendant que deux ou trois soldats nous regardaient en riant depuis le mur de la cour.

Une heure après j'étais de retour sur le plateau. Le désordre avait augmenté encore, mais la nuit approchait et on avait allumé d'autres grands feux, et tout autour les soldats chantaient et buvaient encore ; d'autres dormaient, leurs gros souliers ferrés contre le feu, la tête sur la paille. Hans et Gottlieb attendaient. Ils avaient pris place autour d'un grand feu près de la lisière du camp.

Le soleil était couché, mais les dernières lueurs du crépuscule illuminaient le ciel. C'étaient des teintes immenses, rouges et violettes ; puis la chaîne des Alpes apparut semblable à des blocs d'or, puis de rubis, puis bleu foncé. Peu à peu le ciel devint sombre et on ne vit plus que les étoiles et la lune claire et splendide qui inondait de ses rayons notre vallée, les forêts, les collines, les maisons du village dans le bas de la rivière qui scintillait dans la nuit. Quelques rondes passèrent dans la soirée, mais partout l'abandon le plus complet, partout le désordre et la négligence. Je pensais : bon Dieu ! heureusement que l'armistice dure jusqu'à demain.

Hans et Gottlieb burent à longs traits quelques gorgées de vin, puis nous nous étendîmes tous les trois près du feu, moi au milieu, et nous parlâmes longtemps, pendant qu'à droite et à gauche nos gens chantaient.

Je ne veux pas vous conter tout ce qui se passa pendant cette triste nuit. On entendait crier ; on voyait, à travers les feux, courir des soldats nu-tête, aller et venir ; quelques-uns juraient, déclarant qu'ils étaient trahis et qu'ils allaient mettre à mort leurs officiers, autant d'absurdités que le vin et l'eau-de-vie suggéraient à la plupart.

Quand sonna minuit à la tour de l'église, nous nous endormîmes à la grâce de Dieu, et nous n'avons pas à nous reprocher d'avoir trempé nos mains dans le sang innocent. Je me tais sur ce qui s'est passé, chacun sait cela aujourd'hui, et ceux qui s'en sont souillés ont combattu pour laver cette grosse tache. Je leur pardonne comme tous nous avons pardonné ; le malheur rend cruel.

VII

Le lendemain matin était un dimanche. Dès l'aurore, le bruit sourd du canon tonnait dans le lointain. Alors nous disions :

— Voilà notre tour, Hans, Gottlieb, Fritz ; c'est à nous maintenant ; hier on chantait, aujourd'hui il faut se battre.

Au village, les cloches sonnaient, et leurs sons montaient dans les nues comme dans les beaux temps de paix et de bonheur où nous allions à l'église à neuf heures. C'était le premier dimanche du mois ; autrefois on dansait, mais aujourd'hui on ne danse pas, on ferme tout ; on va être attaqué par des étrangers. Cette idée fait frissonner, et il nous semble aujourd'ui que tout cela n'a été qu'un vilain cauchemar.

Un peu plus loin, sur notre droite, il arriva dans la matinée un corps de volontaires, tous de Zofingue, de braves gens qui, hors de chez eux, nous ont donné l'exemple du dévouement. Ils avaient tous entre les mains de bonnes carabines. C'étaient des hommes solides, auxquels nous devons de n'avoir pas tous été massacrés.

La journée se passa. Vers le soir il arriva encore des dragons, puis des canons, alors le courage nous revint à tous. De l'artillerie, les carabiniers, d'autres troupes et nous descendîmes vers le pont. Les carabiniers se retirèrent peu après en dehors du village. Tout le reste de l'armée bernoise resta sur la colline autour des feux du bivouac. Alors, quand la nuit fut descendue, on disait que le lendemain nous irions attaquer les Français. Là-haut, sur la colline, le bruit cessa peu à peu, on ne vit bientôt plus aucune ombre passer devant les feux. La nuit était splendide. Le silence succéda aux mille bruits de la ville, aucun chant, aucun mouvement, mais partout comme une immense inquiétude qui envahit tout le monde.

Mes deux camarades d'enfance et moi, assis au bord de la rivière, nous parlions à voix basse. Aucun de nous n'aurait osé aller à l'auberge, tout était tranquille. En ce moment, une heure sonna au clocher de l'église. Tout à coup un bruit sourd arrive jusqu'à nous. Hans me prend le bras et me dit :

— Ecoute !

Plusieurs groupes se lèvent. Un officier s'avance rapidement avec quelques hommes. La sentinelle, qui se promenait sur le pont, accourt en criant.

Deux coups de canon retentissent ; le bruit sec du boulet qui brise les planches, d'abord, puis l'éclair qui se produit dans la nuit. Tout cela n'est qu'un. A gauche, vers les forêts, on voit briller le feu, puis la détonation suit de près l'éclair, tandis qu'en haut, au bivouac, on voit courir les groupes.

A peine cela s'était-il passé que déjà on entend retentir dans le village des cris furieux. puis les coups de fusil se succèdent, le bruit du tambour, les gens du village qui courent sur les galeries de bois, moitié habillés, fermant les portes et les fenêtres. Et nous, au bout du pont, nous sommes nombreux déjà. On crie d'attendre avant de tirer, mais l'attente n'est pas longue, car voici les tambours qui bat-